

LA CRISE DE L'ETAT-PROVIDENCE
ET LE PERSONNALISME COMMUNAUTAIRE¹ DE BERDIAEV,
RETOUR SUR LA LEGENDE DU GRAND INQUISITEUR

Jean-Marie Gourvil

Introduction : L'Etat moderne et la crise, crise de la liberté et de la créativité.

La situation économique, sociale et culturelle que nous vivons donne lieu à de nombreux propos pessimistes. Edgard Morin dont on connaît l'inlassable combat pour l'avenir de l'humanité écrit dans *La voie* : « Le développement du développement engendre et accentue la crise du développement et conduit l'humanité vers de probables catastrophes en chaînes... Le probable est la désintégration. L'improbable, mais possible est la métamorphose² ».

Au centre de cette réflexion est posée la question de l'Etat. Quelle est la capacité des Etats à faire face à la situation actuelle, à proposer des solutions adéquates. Nous avons l'impression que l'Etat, quel que soit le gouvernement, possède une série de recettes avec lesquelles ils jouent en modifiant les proportions des ingrédients, mais que celles-ci ne fonctionnent plus. C'est l'Etat moderne, tel qu'il s'est construit progressivement depuis la Renaissance qui est en cause. Est-ce que l'Etat *moderne*, va pouvoir poursuivre sa route ou faut-il imaginer que l'on abandonne la modernité et l'Etat moderne, que l'on change de civilisation pour passer à une post-modernité dans lequel le rapport du peuple, des citoyens à l'Etat seraient différents. Berdiaev a vécu la rupture de la Révolution russe et l'avait analysée comme le signe de la fin d'une longue histoire : la fin de la période moderne, la fin de la modernité : « L'histoire moderne prend fin et une époque historique inconnue commence, elle n'a pas encore de nom³ ».

Cette crise de l'Etat a de multiples aspects, mais nous n'aborderons ici que la crise de l'Etat *donnant du pain, donnant des services* : éducation, santé, action sociale, logement etc... C'est le rapport de l'Etat aux besoins de la Nation, aux besoins *du peuple* qui nous intéresse ici. Interrogation sur l'Etat-providence. Nous lirons Berdiaev en nous situant dans une problématique proche de celle d'Ivan Illich questionnant l'Ecole et la Santé dans ces deux livres : *Une société sans Ecole* (1971) et *Némésis médicale* (1975) ou de celle de Philippe Meyer questionnant la prise en charge de l'enfance par l'Etat, *L'enfant et la raison d'Etat* (1977). Nous ne pouvons pas citer le livre de Pierre Rosanvallon, *La crise de l'Etat-providence* (1981) et celui de François Dubet, *Le déclin de l'Institution* (2002)⁴. Nous ne pouvons ignorer dans cette réflexion la pensée critique de

1

On rencontre chez Berdiaev les termes de personne, de personnalisme, de communauté, de socialisme, d'anarchisme, mais pas littéralement celui de *personnalisme communautaire*. L'expression *personnalisme communautaire* est davantage liée à Emmanuel Mounier (1095-1950). Les premiers N° de la revue *Esprit* et le personnalisme communautaire français doivent beaucoup à Berdiaev mais sa conception du personnalisme est plus philosophique, plus théologique que celle de Mounier.

2

Edgard Morin, *La Voie*, Fayard, 2011, p.28-31.

3

Nicolas Berdiaev, *Le Nouveau Moyen Age, L'Age d'homme*, 1985, p 15, édition originale Berlin, 1924.

4

Sur le logement il faut citer Roger-Henri Guérard, *Les origines du logement social*, 1^{ère} édition, *Editions ouvrières*, 1966, rééd. Editions de la Villette, 2010. Pour une approche plus générale de la crise de la modernité voir JM Gourvil, *Sortir de la gestion de la souffrance de la modernité*, dans l'ouvrage collectif *Se former au développement social local*, Dunod, 2008, *Du religieux et de l'action sociale. Crises des origines*. Le sociographe, N° 32, mai 2010, *Formation et territoire, l'héritage de l'époque moderne en question*, in Henry Nogues, Marc Rouzeau, Yvette Molina, *La formation au risque du territoire*, édition de l'EHESP, juillet 2011.

Colloque Nicolas Berdiaev ACR Castelnaudary 13-14 avril 2013

Michel Foucault.

Nous verrons que Nicolas Berdiaev reste très généraliste sur la question de l'Etat, qu'il n'entre pas dans les questions que nous nous posons, mais que son approche générale de l'Etat permet d'entrevoir des pistes d'alternatives économiques et sociales possibles. On ne trouve pas chez lui de chapitres sur l'Ecole, la Santé ou d'autres sujets, c'est sa philosophie du rapport de l'Etat aux personnes, à la liberté, à la créativité, à la communauté qui nous intéresse. Notre approche sera donc philosophique, anthropologique et spirituelle.

Pour cerner la question de l'Etat, la crise philosophique du rapport de l'Etat à la Nation, au *Peuple* nous allons nous centrer sur les commentaires que fait Berdiaev de la Légende du Grand Inquisiteur de Dostoïevski. Il aborde l'Etat dans de nombreuses pages, mais ses commentaires de la Légende du Grand Inquisiteur nous semblent féconds pour aborder la question de l'Etat moderne. Nous dépasserons cependant, le cadre des pages où il traite strictement de la Légende imaginée par Dostoïevski.

Il faut préciser en abordant notre sujet que Berdiaev est un « homme de gauche », et en ce sens il a eu maille à partir avec de nombreuses personnalités de l'émigration russe. Ses proches sont dans l'émigration Mère Marie Skobtsov et Georges Fédotov dont les engagements sociaux furent importants. Il coopère avec Mounier qui n'est pas un homme de droite.

Mais quelle est sa conception de la pensée que nous pourrions qualifier « de gauche » ? Elle n'est pas celle du bolchévisme, ni celle de la social-démocratie. Il cherche une voie entre l'anarchisme et l'utopisme socialisme, la philosophie allemande avec une prédilection pour Nietzsche dont on sait l'usage ambigu qu'en ont fait les années trente. Il avancera dans la direction d'un personnalisme que reprendra à son compte Mounier. Il dessine une configuration sociale où la personne s'engage dans la création de communautés, des fraternités, de coopératives. Il est du côté de l'autogestion (mot qu'il n'emploie pas), de l'alternative économique et sociale. Ecologiste avant l'heure il s'affronte à l'esprit bourgeois et à l'univers de la machine et à l'Etat. Pensée étrange pour nous, qui nécessite que l'on accepte certains détours. Il faut accepter que sa conception de la personne mette au cœur de sa philosophie le sujet existentiel. C'est le sujet qui est la clé de l'histoire, c'est le sujet qui est inspiré ou aliéné. Il faut pour l'entendre, accepter l'hypothèse que l'homme qui crée est celui qui est en quête de l'Esprit. Cet homme spirituel invente et manifeste une réalité qui le dépasse et dont il est l'expression, l'interprète.

Il joue constamment avec quatre notions fondamentales : l'Etat, l'Eglise et la tradition spirituelle de l'Eglise, la communauté et enfin une quatrième la personne. Comment fait-il se positionner ces quatre éléments les uns par rapport aux autres.

Les Trois thèmes de l'Etat, celui de l'Eglise et celui de la communauté forme un espace que nous pouvons présenter comme un triangle tragique⁵. Pour Berdiaev aucun de ces trois pôles (Etat / Eglise / Communauté) ne doit instrumentaliser les deux autres ou se passer des deux autres. Leur tension est tragique, mais ne peut être résolue. Il ne peut y avoir une situation où seul prédominerait où l'Etat, ou l'Eglise ou la communauté ou seulement deux de ces éléments. Cette situation serait un retour à la barbarie. Ce système tripolaire crée une tension, certes dynamique, mais tragique et jamais résolue.

Au centre de ce triangle tragique, la personne, la personne inspirée, qui déjoue toutes les formes d'esclavage et promeut la rencontre, le lien social. Elle marche vers Dieu en approfondissant l'humain, marche vers l'humain en montant comme Moïse, au Sinaï.

⁵

Berdiaev développe cette perspective tragique, mais sans recourir à l'image du triangle.
Colloque Nicolas Berdiaev ACR Castelnaudary 13-14 avril 2013

Ceux sont ces quatre éléments et les liens qu'ils entretiennent dans la pensée de Berdiaev que nous allons essayer de mieux percevoir, afin d'éclairer la situation qui est la nôtre.

1^{ère} partie : Rappel de la légende du Grand Inquisiteur de Dostoïevski (1821-1881)

Parmi les romans de Dostoïevski, LES FRERES KARAMAZOV (1879-1880) occupe une place particulière. C'est son dernier grand roman, c'est aussi la synthèse de son œuvre. On retrouve dans les personnages de ce roman, avec d'autres noms, la galerie des portraits qu'il a construite roman après roman au fil de son œuvre. C'est donc le grand roman, le testament de l'auteur.

Il est inutile ici d'en rappeler l'intrigue générale ainsi que tous les personnages. Nous reprendrons une scène extraite du cinquième livre (II^{ème} partie) : La Légende du Grand Inquisiteur.

Dans un café, empli de monde, où les allées et venues des clients, le service des consommations font un grand bruit, les jeunes gens russes parlent des grandes questions : choisir entre la foi et l'athéisme, la question du bien et du mal, le socialisme, l'amour de la vie ou l'amour du sens de la vie.

Deux des frères Karamozov Ivan, l'aîné et Aliocha, son cadet de quatre années, qui ne se sont pas vus longuement depuis plusieurs années, entament une grande conversation sur le sens de la vie. Ivan est un intellectuel que préoccupent toutes les idées de l'époque. Non-conformiste, arrogant, d'humeur difficile, il montre sa volonté de ne pas croire en Dieu. Aliocha est moine, novice dans un monastère, mais il sait qu'il va le quitter, après la mort du vieux starets (son maître) il lui a été recommandé de retourner dans le monde.

Au café les deux frères cherchent à se découvrir. Ivan parle beaucoup, Aliocha fort peu. Ivan dit qu'il s'en va demain et qu'ils ne se reverront pas avant longtemps. Ivan affirme son athéisme et son impossibilité d'aimer les hommes. Il décrit longuement le scandale que constitue la souffrance des enfants. Il est révolté. Aliocha lui parle de pardon. Ivan n'écoute pas. Il a en tête un poème en prose qu'il a composé : la Légende du Grand Inquisiteur. Présentons-la rapidement.

« L'action se passe au XVI^e siècle » dit Ivan. En Espagne, à Séville, au moment le plus terrible de l'Inquisition. C'est le début de l'époque moderne. Dieu revient sur terre avec le visage qu'il avait eu durant trois années, avant d'être crucifié. Il ne vient pas dans sa Gloire, mais avec le visage du souffrant, dans cette ville où les bûchers sont allumés en si grand nombre. Il traverse la ville où la veille une centaine d'hérétiques avaient été brûlés, il apparaît doucement sans se faire remarquer. Le peuple le reconnaît. Il passe au milieu de la foule avec un sourire de compassion, il éveille l'amour dans les cœurs. La foule crie Hosanna ! Sur la place le cardinal Grand Inquisiteur le voit. Il le fait arrêter et mener au Saint-Office.

Dans la cellule où il est enfermé, la porte s'ouvre. Le Grand Inquisiteur lui dit : « C'est Toi, Toi ? » Ne recevant pas de réponse, il répond : « Ne dis rien, tais-toi ». Alors le grand vieillard commence un long discours dont nous ne retraçons que quelques moments.

Il s'adresse au Christ et dit : « Demain je te brûlerai. Le peuple t'a acclamé aujourd'hui, il se baissera, demain, pour alimenter ton bûcher. »

Il poursuit : « Tout a été transmis par toi au Pape, ne viens pas maintenant nous déranger ? ... Car en revenant tu nous déranges. Tu le vois ! Il y a quinze siècles tu as dit que tu voulais rendre les hommes libres... Tu les as vus maintenant les hommes libres ? Sourire narquois d'Ivan.

Il nous a fallu quinze siècles pour instaurer cette liberté. Ils se croient libres, mais leur liberté ils l'ont déposée à nos pieds. C'est cela notre œuvre. Maintenant ils sont heureux. S'ils étaient révoltés, ils ne seraient pas heureux. Tu n'as pas voulu les rendre heureux mais tu nous as laissés le faire en nous donnant le pouvoir de dire ce que serait le bien et serait le mal. Tout est bien maintenant. Pourquoi revenir nous déranger ?

Les tentations du Christ au désert.

Ici commence dans le récit d'Ivan un long commentaire des trois tentations du Christ au désert. Il nous faut faire une digression et expliquer rapidement ce passage de l'Évangile.

Jésus rempli de l'Esprit dit le texte de Luc, va au désert durant 40 jours pour y être tenté. Il ne mange rien. Commencent alors les tentations.

Le diable lui dit : « si tu es le Fils de Dieu dit à cette pierre qu'elle devienne du pain ». Jésus chasse le tentateur et dit que l'homme ne se nourrit pas que de pain.

Le diable revint, le conduisit à Jérusalem sur une hauteur de la ville et lui dit : « si tu es le Fils de Dieu jette-toi d'ici en bas, car les anges viendront te secourir », Jésus chasse le tentateur et dit « tu te tenteras pas ton Dieu. »

Le menant encore plus haut, sur une montagne, il lui montre tous les royaumes de la terre et dit : « c'est à toi que je donnerai cette puissance tout entière, c'est à moi qu'elle a été remise et je te la donne si tu te prosternes devant moi ». Jésus chasse une troisième fois le tentateur et dit « c'est devant Dieu que tu te prosternes et non devant le monde. »

Le Grand Inquisiteur et les trois tentations

Le Grand Inquisiteur va jouer avec les trois tentations et les trois refus de Jésus. On peut résumer sa pensée de façon brève. Le Christ refuse ce que lui propose le tentateur : l'illusion du pain, la magie de la sécurité, la fausseté du pouvoir. Les trois enjeux sont bien le miracle, le mystère, l'autorité.

Le Grand Inquisiteur dit au Christ que ces trois questions sont celles de l'histoire des siècles à venir. Elles manifestent les trois formes où se cristallisent les contradictions de la nature humaine. C'est le fond même de l'époque moderne. Nous sommes bien aujourd'hui face à cette triple interrogation.

Il s'adresse au Christ : tu aurais pu sortir du désert et aller vers la foule en changeant les pierres en pain. Elle t'aurait été soumise. Tu n'as pas voulu de ce pouvoir, tu n'as pas voulu les priver de leur liberté. Si tu avais nourri le peuple, tu aurais pu exiger sa vertu. Comme tu n'as pas répondu à leur demande, ils sont venus nous chercher et nous ont demandé de la nourriture et nous la leur donnons. Sans nous ils seront toujours affamés. Ils finiront par déposer leur liberté à nos pieds pour manger. Tu leur proposais le pain du ciel, celui des forts, celui de la liberté et du courage, nous leur donnerons le pain des faibles. Quoique dépravés et révoltés ils deviendront dociles. Nous retrouvons ici une présentation nietzschéenne de Jésus.

Tu n'as pas voulu de cette docilité. Tu as voulu conserver leur liberté. Car le secret de l'existence ne consiste pas à seulement à vivre, mais à trouver le sens de la vie. Mais regarde, l'homme préfère le pain à la liberté de choisir le bien et le mal. Il préfère le pain à la conquête du sens de la vie.

Tu n'as pas non plus, voulu le miracle des anges venant te sauver de la chute. Mais l'homme aime le miracle. Tu l'as privé du miracle. Tu es mort sur la croix et tu n'en es pas descendu, un miracle aurait enfermé l'homme dans une certitude. Tu as préféré ressusciter pour nous laisser le choix et la liberté de croire à ta résurrection. Tu as préféré la liberté et que l'on aime avec un amour libre.

Tu n'as pas voulu dominer le monde, mais les rendre libres. Mais regarde, ils ne cessent de s'agenouiller devant les dominateurs. L'homme est heureux lorsqu'il est dominé. Ceux qui prônent la libre pensée, l'indépendance se révolteront, mais le peuple reviendra et pourvu qu'on lui donne du pain, il acceptera notre fardeau. Ils verront bien que le pain qu'on leur donne est celui qu'on leur prend, ils verront bien que c'est leur travail qu'on leur redonne, mais en revenant à nous leurs pierres se transformeront en pain. Le troupeau peut se disperser, mais il rentrera dans l'ordre, alors nous leur donnerons un bonheur doux et humble adapté à leur faiblesse. Nous les persuaderons de ne pas s'enorgueillir, nous leur dirons qu'ils sont pitoyables et qu'ils ont besoin de nous, ils deviendront timides et se serreront contre nous avec effroi comme une tendre couvée sous l'aide de la mère. Notre courroux les fera trembler, mais ils reviendront à la gaieté. Nous reprendrons à toutes leurs difficultés. Ils nous demanderont conseil. Il y aura bien quelques martyrs qui chercheront la voie du bien et du mal par eux-mêmes, mais pour l'essentiel le troupeau suivra.

Ils ne veulent pas de la liberté que tu leur as proposée. Nous les protégerons. L'Inquisiteur termine en disant : demain, tu seras brûlé.

Ivan est essoufflé, son frère se demande s'il va avoir un malaise.

Ivan veut terminer son poème. L'Inquisiteur regarde le Christ. Il se demande ce qui va se passer. Le Christ s'avance, l'embrasse avec compassion. L'Inquisiteur le chasse et lui dit : "ne reviens plus". Le Christ s'en va et quitte la ville.

Après ce récit Ivan et Aliocha se séparent.

2^{ème} partie : La légende comme outil critique

Critique de l'Eglise à l'époque moderne.

Berdiaev consacre un chapitre entier du livre *L'esprit de Dostoïevski*⁶ à un commentaire de La Légende⁷. Il y revient cependant dans de multiples ouvrages. Lorsque Berdiaev écrit ce livre, il est encore à Moscou, il est l'une des fortes personnalités, reconnues par le régime bolchévique même s'il ne ménage pas ses critiques. Il est chassé de Russie, environ une année après la publication de ce livre.

L'analyse de la Légende n'est pas si facile. C'est une œuvre littéraire qui ne se laisse pas cerner par quelques explications simples. Berdiaev y voit le sommet de l'œuvre de l'auteur des Karamazov⁸.

La Légende se présente comme une critique sévère de l'Eglise catholique et de son évolution durant les 15 premiers siècles, évolution qui aboutit à la situation paradoxale d'une Eglise moderne qui renie les principes de sagesse que le Christ est venu apporter aux hommes. Loin de proposer aux hommes la soumission à un pouvoir et à la loi, le Christ a proposé la figure de l'homme qui rompt avec le pharisaïsme et décide de gérer la tragédie de la vie en assumant ses choix, en montrant que l'homme est plus que l'homme, que l'homme est Esprit, que son destin est

⁶ *L'esprit de Dostoïevski*, 1921, édition française, Stock, 1945, édition citée ; 1974, (cité avec le sigle E de D).

⁷ On peut se reporter aussi à l'ouvrage : *La légende du Grand Inquisiteur commentées par K. Léontiev, V. Soloviev, V. Rozanov, S. Boulgakov, N. Berdiaev, S. Frank*, traduction française, L'Age d'Homme, 2004.

⁸ *E de D*, p. 236.

divin. Notre chemin pour l'Évangile, n'est pas d'être de simples humains trop humains devant être normalisés, mais de devenir des sujets libres, lieu de manifestation de l'Esprit, avançant vers Dieu et un destin divin. « Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu » disent les Pères.

Berdiaev insiste dans son analyse de la Légende sur le rapport de l'Église à la liberté. L'Inquisiteur affirme que le grand nombre n'est pas capable de supporter le fardeau de la liberté révélée par le Christ. Le chemin de la liberté est difficile, douloureux, tragique. L'Inquisiteur ne croit pas en l'homme, il ne croit pas non plus en Dieu. Le christianisme exige la double croyance en l'homme et en Dieu, en l'Homme-Dieu, en Dieu-Homme que rejette l'Inquisiteur. L'idée du rapprochement et de la fusion des principes divin et humain au sein de la liberté est impossible pour l'Église comme pour tous les appareils de pouvoir. L'homme ne peut supporter son élection à un principe supérieur, spirituel⁹. L'homme est donc confronté à un dilemme, d'un côté le bonheur, le bien-être, l'organisation rationnelle de la vie, de l'autre la liberté et la fidélité à la quête de l'Esprit, la posture de l'homme créateur. La liberté avec la souffrance ou le bonheur sans la liberté. Développant une analyse proche de celle de Tocqueville, Berdiaev comme Dostoïevski, montre que le rêve d'une grande fourmilière régie par la nécessité ne peut que provoquer l'extinction de la liberté de l'Esprit. La révolte contre l'Esprit et la liberté conduit fatalement au despotisme illimité¹⁰. La liberté est aristocratique, elle n'existe que pour les élus, le Christ en proposant la liberté à chacun, voulait un peuple d'aristocrates, il voulait que la responsabilité, la liberté soit donné à chacun. Mais dit l'Inquisiteur: « avais-tu oublié que l'homme préfère le repos, la mort même, à la liberté de distinguer le bien et le mal ? »

Le Christ apporte un Royaume qui n'est pas de *ce monde*, mais les chrétiens se sont mis à chercher non le Royaume, mais les surcroits terrestres que le Christ leur promettait en surplus. Ils ont eu peur que la recherche de la pureté de l'Esprit leur fasse perdre ce monde-ci¹¹.

Dans *Esprit et Liberté* ¹²Berdiaev analyse le processus d'objectivation de l'Esprit. L'esprit créateur se manifeste lors de son émergence dans sa pureté, son incandescence et finit par se concrétiser souvent à travers la production d'objets matériels ou culturels qui ne sont que de pâles figures de l'énergie créatrice primitive. Par contre l'incandescence ne peut être maintenue et l'objectivation bien que souvent contradictoire, est inéluctable. Il en est de même pour le christianisme. Après la proclamation de l'Évangile le christianisme est transformé en un mensonge écrit-il, reposant sur une utilité sociale qui au cours de l'histoire dirige progressivement le monde¹³.

La Vérité pure peut être dangereuse et destructrice. La Vérité est potentiellement révolutionnaire. L'objectivation affaiblit la Vérité. Pour Berdiaev, la Légende illustre cette trahison de l'Esprit à travers l'Église catholique de l'époque moderne. L'Église institutionnelle que Berdiaev distingue de l'Église mystique, se pare des fonctions de l'État et veut organiser la société, y compris par la force. Le césaro-papisme est une confusion entre les deux identités profondément distinctes : l'État et l'Église, le pouvoir régalien et la loi spirituelle. L'Inquisition est le symbole de cette confusion.

Mais sa critique touche aussi l'Église byzantine. L'Église orthodoxe a elle aussi, instrumentalisé la conscience de ses membres. L'ascèse monastique a souvent servi non à faire des saints et des

⁹ *E de D*, p. 237.

¹⁰ *E de D*, p. 239.

¹¹ *De l'esclavage et de la liberté de l'homme*, édition française, Aubier, 1946, p. 15. Cité sous le sigle E & L H.

¹² *Esprit et réalité*, édition russe, 1939, Aubier, 1943. Cité sous le sigle E & R.

¹³ *E & R*. p. 77.

mystiques, mais des moines obéissants. Les rapports entre le pouvoir politique et l'Eglise ont été et sont encore souvent, ambigus. La figure du Métropolitain Philippe de Moscou (1507-1569) qui s'oppose à Ivan le Terrible, n'est pas si fréquente. Berdiaev a développé une critique sévère de l'orthodoxie que nous ne pouvons que mentionner ici, même si jusqu'à la fin de sa vie il lui est resté attaché.

Critique de l'Etat, de la social démocratie, du socialisme collectiviste.

Berdiaev étend le raisonnement de l'auteur de la Légende à tout appareil politique. C'est la question du pouvoir et pas simplement de l'Eglise. Pour Berdiaev l'Inquisiteur peut surgir « à droite » et « à gauche »¹⁴. Mais après l'expérience de la Révolution, son analyse est surtout centrée sur le socialisme bolchévique. Il critiquera aussi violemment « l'esprit bourgeois »¹⁵ qui pour lui, traverse le socialisme et la pensée libérale occidentale.

La Légende occupe l'esprit de Berdiaev durant de longues années. Dès la révolution de 1905, il pensait que le bolchévisme l'emporterait. Il dit s'être dressé à cette époque contre tous les totalitarismes celui de la Religion, de l'Etat, de la famille, de la propriété, du socialisme révolutionnaire. Il dit s'être identifié à la figure du Christ et avoir combattu intellectuellement tous les Inquisiteurs.¹⁶

Pour le socialisme, selon Berdiaev, le tragique de la liberté n'existe pas. Le socialisme attend sa réalisation et la délivrance de l'humanité par une organisation matérielle et déterminée de la vie. « Les hommes deviennent libres lorsqu'ils renoncent à leur liberté¹⁷ » dit le Grand Inquisiteur. Le socialisme ne rejette pas les trois tentations du Christ, il s'en saisit. Il accepte de faire le miracle du pain, il crée la mystification de la sécurité et de la fin de l'angoisse, il accepte d'organiser et de dominer le monde. Car la victoire des trois tentations amène l'apaisement docile de l'homme sur terre. Le socialisme et tous les régimes égalitaires sont despotiques. Les esclaves doivent être égaux. Sans despotisme ni la liberté, ni l'égalité n'existeraient. Le Grand Inquisiteur pour Berdiaev est démocrate et socialiste¹⁸. Il est plein de compassion pour les hommes faibles, il ne va pas les aimer, il va les protéger.

Pour Berdiaev il n'y a pas rupture entre l'Eglise de l'époque moderne et l'Etat moderne, mais continuité. La France à travers ses révolutions et ses gouvernements, continue d'être un pays catholique par excellence. Les athées qui la dirigent sont très catholiques : Berdiaev cite Dostoïevski dans le journal d'un écrivain qui écrit en effet : « Le socialisme français actuel n'est rien autre que la suite la plus fidèle et la plus directe de l'idée catholique, son expression complète et définitive, sa conclusion fatale, élaborée par les siècles. »¹⁹ Il s'agit évidemment du socialisme de la fin du XIXe, mais Berdiaev semble étendre la ressemblance à celui des années trente. Nous pourrions dire aujourd'hui : l'Etat-providence n'est rien d'autre que la continuité du catholicisme qui naît au moment du Concile de Trente, sous la Renaissance.

¹⁴ *E de D*, p. 249.

¹⁵ Voir le livre : *De l'esprit bourgeois*, trad. Française, Delachaux et Niestlé, 1949.

¹⁶ *De l'esclavage et de la liberté de l'homme*, édition française, Aubier, 1946, p. 15. Cité sous le sigle E & L H. C'est aussi plus jeune qu'il s'identifie au Christ de la Légende lorsqu'il se convertit au christianisme voir

l'avant propos de *E de D*.

¹⁷ *E de D*, p. 245.

¹⁸ *E de D*, p. 251.

¹⁹ *E de D*, p. 179.

3^{ème} partie : Le Nouveau moyen-âge et la critique de la modernité.

En situant la Légende au XVI^e siècle, Dostoïevski opère une distinction forte entre le Moyen-Age et l'époque moderne.

Berdiaev, emprunte toute sa vie la même posture. La compréhension de la rupture de l'époque moderne est essentielle pour lui à la compréhension de notre situation d'aujourd'hui. Il faut noter que notre mentalité française nous prépare mal à entendre ce que dit Berdiaev du Moyen-Age. Nous sommes « gens de gauche » et « gens de droite », persuadés que notre histoire est une route continue qui va vers le progrès. Il y eut les temps obscurs du Moyen-Age puis la libération de l'époque moderne et des Lumières et enfin le monde contemporain plein de promesses et d'avenir. Il nous est difficile à nous Français, d'accepter l'idée que depuis des siècles nous faisons fausse route, que les problèmes d'aujourd'hui sont les enfants des gestations d'hier. Nous n'aimons pas que l'on critique l'époque moderne ni la modernité. La gauche américaine à l'inverse accepte volontiers cette critique. Pour elle, depuis sa naissance le capitalisme est une aventure qui nous conduit vers le gouffre. C'est la droite américaine qui défend la modernité, et la gauche américaine qui la critique. En France sauf exception, tous les courants politiques adhèrent à la grandeur de la modernité, la gauche plus encore revendique son attachement à l'histoire des siècles récents et à l'Etat moderne. Michel Foucault qui fut le meilleur représentant de la critique de la modernité, est plus connu dans le monde anglo-saxon que chez nous. Il est pour beaucoup d'intellectuels américains, *l'intellectuel français* par excellence, nous préférons en général, à gauche, Pierre Bourdieu. Nous avons beaucoup de mal par exemple, à lire l'œuvre de Max Weber pourtant si féconde²⁰.

Essayons donc de comprendre la pensée de Berdiaev sur la modernité.

Les deux humanismes de l'époque moderne.

L'ouvrage central sur ce point est *Le Nouveau Moyen-Age*²¹, publié en Allemagne lorsqu'il est chassé de Russie, en 1924. C'est l'un des livres majeurs de Berdiaev. Il développe l'idée que l'histoire moderne est achevée et qu'une autre période commence, mais qu'elle n'a pas encore de nom. Il écrit après la révolution russe une phrase qui vaut pour nous, aujourd'hui : « Il serait superficiel et naïf de penser que l'on peut tout simplement contenir par des moyens extérieurs le processus tourbillonnant destructeur que subit notre vieux monde [...] et revenir sans grand changement à l'ancienne vie que l'on vivait avant. » *Edgard Morin* ne cesse d'avoir le même raisonnement pour notre époque. Son concept de métamorphose rentre dans la même perspective.

Le raisonnement de Berdiaev est centré sur la Renaissance. L'histoire moderne commence avec la Renaissance et nous vivons la fin de l'époque moderne et donc la fin de la Renaissance. La fin de la Renaissance est aussi la fin d'un certain humanisme. Il analyse cet humanisme en le situant dans deux temps de l'histoire. La Renaissance se caractérise par un premier humanisme dans lequel il se reconnaît puis par un second humanisme qui est un dévoiement du premier et dans lequel il ne se reconnaît plus. Le premier humanisme est créateur, il affirme la grandeur de l'homme et dépasse sans doute les pesanteurs du Moyen-Age où une religion marquée par les épidémies, la peur de l'Enfer, empêchait l'homme d'avancer. Berdiaev perçoit cet humanisme créateur dans les

²⁰ Voir Michaël Lowy, *La cage d'acier, Max Weber et le marxisme wébérien*, Stock, 2013.

²¹ *Le Nouveau Moyen-Age*, édition française, L'Age d'Homme, 1985. Cité ensuite avec le sigle *N M-A*.
Colloque Nicolas Berdiaev ACR Castelnaudary 13-14 avril 2013

premiers tableaux de la Renaissance italienne, celle des primitifs, dans l'art des XIV et XVe siècles italiens. C'est, pour lui, la véritable Renaissance, celle de l'Esprit qui n'a pas perdu son lien avec le Moyen-Age et l'Antiquité²².

Mais l'homme de la Renaissance perd progressivement les sources spirituelles de la création. La première Renaissance a échoué. Elle enfante l'homme de la rationalité instrumentale. L'homme de l'organisation. C'est l'honnête homme de l'Age classique, rigoriste qui invente innove, fait progresser la science, mais n'a comme projet que d'enfermer les pauvres et toutes les populations marginales, d'éduquer, de contraindre les corps et les comportements. Ce n'est plus l'homme de la compassion mystique du Moyen-Age c'est l'homme qui est sujet de l'Etat, assujetti à l'Etat. «L'entreprise de l'histoire moderne n'a pas réussi, elle n'a pas glorifié l'homme comme elle le voulait. Les promesses de l'humanisme ne se sont pas réalisées. L'homme est infiniment las et prêt à s'en remettre à toutes sortes de collectivités dans lesquelles l'individualité humaine disparaît définitivement²³ ». On retrouve ici des raisonnements qui seront ceux de Michel Foucault, Touraine et des auteurs cités au début de ce texte.

L'homme de la première Renaissance est encore un homme spirituel, il accepte la liberté de la création, mais celui de la seconde Renaissance, de l'Age classique oublie rapidement la source de l'Esprit. Sa source d'inspiration est l'intelligence, le raisonnement, la rationalité instrumentale. Mais le génie de l'Esprit s'efface progressivement. Nous pouvons noter que Pascal manifeste encore tardivement, cet homme d'intelligence qui appuie son génie sur une immense vision de l'homme. L'un de ses proches Pierre Nicole, ardent défenseur de l'auteur des *Provinciales*, finit par rédiger des manuels de logique et de moralité, dans le plus pur style janséniste, sans aucune grandeur. Fini le génie, finies les illusions spirituelles. Avec Bossuet il fait condamner les derniers grands mystiques et impose ce qu'ils appellent « la commune vertu ». Bossuet est certainement l'homme de l'époque moderne qui se rapproche le plus du Grand Inquisiteur. Progressivement le fond de l'être, la conscience humaine s'est réduite à la pensée logique et au simple affecte. L'anthropologie ternaire disparaît pour ne laisser place qu'à un homme qui pense et sent. Il n'est plus fait place à un homme qui porte au fond de lui-même l'infini, la grandeur d'un Royaume qui n'est pas de ce monde. L'artiste n'est plus l'interprète d'une grandeur *cosmique* qui le dépasse il n'exprime plus que son moi.

Pour un nouveau Moyen-Age, pour une nouvelle Renaissance.

Il faut donc pour Berdiaev replonger nos racines dans la période qui précède la Renaissance, le Moyen-Age plus spirituel. Il faut réconcilier la grandeur spirituelle du Moyen-Age, celle qui bâtit les cathédrales avec l'esprit libre et créateur des premiers moments de la Renaissance.

L'homme de la Renaissance était au service de l'Esprit, il concilier la spiritualité grandiose du Moyen-Age avec l'intelligence créatrice.

Le christianisme occidental s'est glissé dans les pas de cette seconde Renaissance. L'Inquisition a précédé l'enferment des pauvres sous Louis XIV, l'Eglise a même géré cet enfermement. Le Concile de Trente est le concile de la modernité celui de la correction des comportements et des mœurs, celui de l'invention des Institutions scolaires, sociales qui après avoir été gérées par l'Eglise, le seront par l'Etat-providence.

Pour Berdiaev, le retour au Moyen-Age n'est qu'une figure, il sait que l'on ne revient pas en arrière. Mais il convient de revisiter le Moyen-Age et l'Antiquité pour y puiser les forces qui nous

²² *N M-A*, p. 20.

²³ *N M-A*, p. 18.

permettront de sortir de la modernité et de réconcilier l'intelligence avec une force créatrice qui ne se réduit pas à l'hégémonie de l'ego.

Berdiaev voit dans la philosophie allemande et les grands auteurs mystiques comme Eckhart, Jacob Boehme, Angélus Silésius, mais aussi en Nietzsche et Kant cette permanence constante d'un fond de l'histoire qui en appelle à un homme plus grand que l'homme, à un monde où l'être existentiel, le sujet débordent l'être phénoménal, celui de l'apparence. Ces hommes, les courants qu'ils représentent sont la porte permanente de l'irruption de l'Esprit. Cet espace ouvert sur l'Esprit, ne peut être une collectivité ou un Etat mais la personne, le sujet. L'avenir de l'homme n'est pas l'appareil ou l'organisation, mais le sujet, la personne inspirée que la modernité a évacuée au profit des processus, des procédures, des règles, qui permettent de distribuer les pierres changées en pain.

La modernité finissante a choisi la sécurité contre la liberté, la confiance en celui qui domine et organise, la confiance en la machine et la technologie. Elle a peur de la personne, du vivre ensemble, de la coopération, de la création collective, du génie créateur.

Nous voyons bien que la modernité s'efface qu'un autre monde vient même s'il n'a pas encore de nom. Le rêve de la modernité n'est pas au rendez-vous de l'histoire. Nous pouvons penser qu'elle n'a même plus, aujourd'hui, de pain à distribuer, la sécurité s'est effacée, il ne reste que le pouvoir et la domination d'une classe sociale qui veut gérer la globalisation de l'économie et faire semblant de nous protéger contre *la peste et le choléra*, contre le manque de pain. Situation dérisoire, d'échec. Je cite à nouveau le passage d'Edgard Morin : « Le développement du développement engendre et accentue la crise du développement et conduit l'humanité vers de probables catastrophes en chaînes... Le probable est la désintégration. L'improbable, mais possible est la métamorphose ».

4^{ème} partie : Contre l'esclavage de l'Etat

Au cœur de notre interrogation, on rencontre la question de l'Etat. Quelle est la pensée de Berdiaev sur l'Etat ? C'est un enfant de l'Aristocratie russe, il était destiné à servir dans l'armée ou l'administration impériale. Comme François d'Assise rompt avec le milieu des commerçants d'Assise et choisit la pauvreté, Berdiaev rompt avec sa condition et choisit d'être un intellectuel critique de l'Etat.

L'esclavage de l'Etat

L'Etat pour Berdiaev est une grande séduction à laquelle on résiste difficilement²⁴. C'est la tentation non seulement d'un règne local, d'un royaume, mais c'est celle de l'Empire universel. Toutes les civilisations ont rêvé d'un pouvoir global sur toute la terre, c'est la troisième tentation du Christ au désert. Le troisième Reich n'en était lorsque Berdiaev écrit, qu'un des derniers avatars. Le rêve de globalisation de l'économie n'est qu'un rêve d'Empire, mais que les politiques actuels ont du mal aujourd'hui, à reprendre sous leurs ailes. Ce Royaume n'est qu'un esclavage pour Berdiaev, la soif d'universalité se dégrade en domination universelle. L'Etat totalitaire n'est nullement un phénomène accidentel, propre à une certaine époque, mais découle de la véritable nature de l'Etat et de l'étatisme. L'Etat prétend être une Eglise, organiser les âmes humaines, les gouverner, les diriger à sa guise, être le maître de conscience et des pensées des hommes, sans

²⁴

E & LH, p. 154.

laisser la moindre place pour la liberté de l'esprit. L'Etat a toujours aspiré au totalitarisme.

Il n'y a pas d'Etat qui se veuille modeste²⁵.

Berdiaev ose écrire que les Evangiles nous enseignent que c'est toujours le Prince de ce monde qui règne, que c'est toujours lui qui est à la tête des Etats et des Empires. Le prince de ce monde c'est l'aliénation, l'objectivation de la nature humaine. C'est la lente transformation des idées généreuses de l'Etat en processus d'objectivation. Pour nous français les idéaux de Liberté, d'Egalité, de Fraternité se muent en bureaucratie, en procédure, en segmentation du corps social, en individualisation croissante de la conscience humaine. Il ne faut pas s'opposer, pour Berdiaev, à la réalisation des grands principes dynamiques qui révèlent la grandeur de l'homme comme ceux que nous venons de nommer, même si leur réalisation est décevante. Le mouvement d'objectivation de l'idée est une perte de l'incandescence créatrice, mais permet tout de même sa réalisation. Mais il convient de dénoncer les déchéances, les décadences et les illusions et de rappeler sans cesse l'énergie créatrice, spirituelle qui les a vues naître.

Alors que l'Evangile est en opposition avec toute idée de domination, l'Eglise s'est constituée en pouvoir et a béni l'émergence des Empires. Berdiaev écrit quelque chose qui peut choquer :

« Et c'est pourquoi il importe d'exiger, au nom de la morale, non seulement chrétienne, mais même tout simplement humaine, que la politique et son pouvoir fictif sur la vie de l'homme soient réduits au minimum ²⁶».

Il ajoute de façon un peu injuste : « les soi-disant grands hommes d'Etat et grands politiques n'ont jamais rien dit d'intelligent et se sont toujours contentés d'émettre des lieux communs, des banalités, bref des choses adaptées au niveau mental de l'homme moyen »²⁷.

Il constate que les Etats s'effondrent, ils n'ont plus de pouvoir sur l'économie, ni sur la culture que l'on assiste à une décadence de l'Etat qui précède pour lui un retour à un nouveau Moyen-Age²⁸, une société dans laquelle l'Etat jouera un rôle moindre que ce qu'il a joué au cours de la période moderne.

Il met une restriction à son jugement sévère : Le jour du Jugement dernier (les politiques) seront les derniers, à la seule exception des réformateurs sociaux qui se sont attachés à délivrer l'homme de l'esclavage ».

Berdiaev, toujours paradoxal, nuance son opposition à l'Etat en affirmant que les hommes ont besoin de l'Etat et ne peuvent se passer de ses services. Mais il s'oppose à la séduction de l'Etat. C'est là notre esclavage. L'Etat joue un rôle fonctionnel dans la vie sociale des hommes, il est une aide, mais il peut devenir un « mythe » (le mot est de Berdiaev) et produire notre l'esclavage. Le totalitarisme de l'Etat est lié à la confusion entre l'Etat et l'Eglise, entre l'Empire et la Religion. L'Etat s'arroge des pouvoirs religieux, une posture religieuse en se présentant comme instrument messianique d'un salut. Les citoyens montrent une espérance quasi-religieuse dans l'Etat. Berdiaev s'oppose moins à l'Etat réel, qu'à l'Etat fantasmagorique des dirigeants de *l'Empire* et des assujettis qui y abandonnent leur liberté. L'Etat se dédouble. De fonctionnel il devient une idéologie, un instrument d'esclavage. S'opposant à Hegel il écrit : « L'esprit ne s'incarne jamais

²⁵ Expression de Michel Crozier

²⁶ *E & LH*. P. 158.

²⁷ *E & LH*. p. 159.

²⁸ *NM-A*. p. 64.

dans des Etats²⁹ ». Il écrit encore : « il faut cesser d'inculquer aux gens dès leur enfance, que c'est l'Etat et non l'homme qui représente la valeur la plus haute, et que la puissance, la grandeur, la gloire de l'Etat constituent la fin suprême, vers laquelle l'homme doit tendre »³⁰.

Berdiaev anarchiste personnaliste.

Berdiaev s'interroge sur l'anarchisme. Il s'est présenté au cours de sa vie sous plusieurs appellations. Il s'est dit anarchiste, anarchiste chrétien, socialiste, socialiste chrétien. Il est assurément un anarchiste personnaliste. Mais il ne se reconnaît pas dans l'anarchisme « poseur de bombes », leur combat n'est pas celui de la liberté, mais l'imposition de la force du groupe et du collectif comme mode de décision. Il fait souvent allusion à l'anarchisme de Tolstoï même s'il le trouve trop loin de la Cité, niant la réalité du conflit entre les humains. Il développe une certaine sympathie pour Proudhon qui sur la base d'une spiritualité propre essaie de résoudre la question du travail et de la propriété par la coopérative, la coopération. Le titre du livre de Proudhon, *philosophie de la misère* indique la globalité de la pensée de Proudhon, c'est la question sociale qui l'intéresse, la question de la propriété et celle du sens de la vie humaine.

Nous sommes à l'opposé de la Légende. Il écrit dans *De l'esclavage et de la liberté de l'homme* : « la Légende du Grand Inquisiteur nous offre une géniale dialectique existentielle de l'éternel attrait qu'exerce l'Etat et fournit à l'anarchisme chrétien la base la plus solide qui soit³¹ ». Pour Berdiaev toute institution de l'Etat a quelque chose de l'Inquisition. L'anarchisme est cependant pour Berdiaev impossible. Il faut bien un Etat mais la conscience morale doit la dépasser, ne pas s'enfermer dans la nécessité de l'Etat. De même que la connaissance de Dieu doit dépasser les concepts théologiques pour au-delà des concepts, de façon apophatique, tenter de s'approcher de Dieu, l'Etat n'est qu'une transition nécessaire et l'homme doit aspirer à dépasser la condition de l'homme assujéti. Il est cependant impensable de supprimer complètement l'Etat³². Le non-Etat de l'anarchisme radical est une illusion. Le rapport à l'Etat de l'homme libre, créateur est toujours paradoxal, tragique³³. Le bureaucratisme de l'Etat sera toujours le plus odieux des phénomènes humains contre lequel il faudra lutter sans cesse.

Vers un Etat supportable, une transmutation radicale.

L'Etat doit être supportable, il doit être enfermé dans certaines limites. L'Etat pourrait n'être qu'une sorte de coopérative importante. « L'Etat n'a pas le droit de toucher à l'esprit et à la vie spirituelle, d'exiger, comme il a l'habitude de le faire, que la pensée, l'activité créatrice, la vie spirituelle soient adaptées à ses besoins, se conforment à ses conditions comme le font les théocraties, [...] la dictature occulte de l'argent dans les pseudo-démocraties, le jacobinisme, le communisme... »³⁴ L'Etat doit garantir l'ordre des autonomies et la créativité ; il doit intervenir pour protéger ceux qui sont démunis et exercer son contrôle sur l'économie.

²⁹ E & LH. p. 162.

³⁰ E & LH. p. 167. Le président François Hollande rêve depuis son enfance de devenir Président de la République.

³¹ E & LH. p. 155.

³² E & LH. P. 165.

³³ Dans de chapitre « De l'Etat » de l'ouvrage *De l'inégalité, 1918-1923*, édition française l'Age d'Homme, 2008, Berdiaev insiste plus que dans d'autres ouvrages, sur le tragique du rapport du tryptique Etat / Eglise / initiative de coopération. Il aura dans les ouvrages ultérieurs une vision plus nette, valorisant la force des initiatives et des modes de coopération directe entre les citoyens

³⁴ E & LH. p. 165.

Berdiaev est assez radical. Il se méfie, comme nous l'avons noté, de l'Etat, de l'Eglise mais aussi de la famille et de la propriété familiale.

Il conclut un chapitre sur l'Etat par : « *La base métaphysique de l'anti-étatisme est constituée par le primat de la liberté sur l'être, de la personne sur la société* »³⁵. « Le monde se trouve devant la tâche d'une transmutation radicale, révolutionnaire, personnaliste des valeurs, et c'est seulement quand cette tâche sera accomplie que de profonds changements sociaux seront possibles. »³⁶

Une dernière citation : « Seules les forces sociales et spirituelles des peuples agissant par-dessus la tête des représentants du pouvoir sont capables de restaurer l'unité (de notre vie) ». »³⁷

5^{ème} partie : La communauté, la coopération personnaliste.

La réponse au tragique de l'existence n'est pas l'Etat et la distribution du pain par des dominateurs que l'on a légitimés. La Légende dénonce le leurre de l'Etat, de la modernité et de la gestion des œuvres. Mais où Berdiaev va-t-il essayer de trouver une voie. ³⁸

Sortir de l'individualisme.

Berdiaev en posant de façon si forte le concept de personne l'oppose systématiquement à celui d'individu.

La personne est le sujet créateur, existentiellement lié au cosmos. Il est « moi » et il est « nous ». C'est le sujet profond, l'homme intérieur ouvert sur l'incandescence de l'existence, inspirée par l'Esprit. L'homme intérieur, le sujet, élabore librement sa réponse au tragique de la condition humaine. Il assume son humanité et aspire à dépasser le bien et le mal, à être participant du Bon-Beau-Bien, de la divinité comme on disait encore au Moyen-Age sous l'influence du Grand Denys³⁹. La personne est en relation avec les autres personnes et participe de la communauté, du cosmos. C'est un sujet unique qui assume totalement son corps, son âme, son esprit. Devenir pleinement une personne est la tâche de l'homme.

Pierre Aubert dans son livre sur Berdiaev a très bien analysé le concept de personne chez notre auteur. Il insiste sur un aspect important en citant Berdiaev : « L'homme porte en lui l'image divine, il est une idée divine, un dessin divin, sans être toutefois divin par nature ».⁴⁰ « Ce n'est qu'à condition d'être le point d'intersection de deux mondes, l'éternel et le temporel[...] en reconnaissant intérieurement sa relation à Dieu que la personne[...] ne se laisse pas transformer en instrument d'un processus impersonnel. »⁴¹

L'individu à l'inverse, n'est qu'un élément de l'espèce humaine, ne recherche que l'ego et à se fondre dans un système qui lui apporte le pain dont il a besoin.

³⁵

E & LH. p. 171.

³⁶

E & LH. p. 160.

³⁷

De l'esprit bourgeois, p. 130.

³⁸

Le titre de la revue qu'il a dirigé pendant de nombreuses années était Put', La Voie, la même expression que le titre du dernier livre emblématique d'E. Morin.

³⁹

Denys l'Aréopagite, *Traité des noms divins*, IV, 10, traduction Maurice de Gandillac, Aubier, 1943.

⁴⁰

Esprit et Liberté, p. 135, cité par Aubert, *Nicolas Berdiaeff*, Cerf, 2011, p. 160.

⁴¹

De l'esprit bourgeois, p. 88. Cité par Aubert, *op. cit.*, p. 160.

Sa critique de l'individualisme est forte : « L'histoire moderne a compris la liberté comme étant l'individualisme, le droit formel de chaque homme [...] à l'autodétermination [...] L'individualisme a consommé toutes ses possibilités dans l'histoire moderne [...] L'individualisme est devenu un phénomène tout à fait « réactionnaire » bien qu'il continue encore à se considérer fièrement comme le défenseur de la liberté, des lumières, du progrès [...] L'individualisme a enchaîné l'homme lui-même.»⁴² .

L'individualisme est la caractéristique profonde de la modernité et de l'esprit bourgeois. Pour Berdiaev c'est le même *bourgeoisisme* qui traverse les démocraties libérales et le communisme. L'homme est réduit à n'être qu'un individu, il est d'un côté totalement abandonné dans des jeux économiques sauvages et de l'autre totalement méprisé dans des jeux économiques manipulés. Dans les deux situations, c'est l'homme seul, l'individu qui prédomine, il n'est que l'objet de manipulations économiques et sociales.

Affirmer la personne et l'acte créateur, « l'homme va vers la communauté ».

L'homme pour vivre doit être sujet, sujet créateur, lié au cosmos et aux autres personnes par un lien métaphysique.

« La victoire de l'Esprit dans la société signifierait la victoire du personnalisme, des relations personnelles, des rapports entre personnes au sein du « nous » humain, l'attribution donnée à chaque personne d'être la valeur suprême⁴³ »

Berdiaev dans la suite d'un texte que nous venons de citer poursuit : « (L'homme)... ses chaînes tombent. L'homme va vers la communauté [...]. L'homme cesse de croire qu'il peut se protéger en mettant une barrière entre lui et les autres, au moyen du processus de pensée rationaliste, de la morale humaniste, du droit formel...⁴⁴ »

L'homme nouveau qu'entrevoit Berdiaev est le personnage d'Aliocha que nous avons vu ci-dessus. Il quitte son monastère, mais avant de le quitter il connaît un moment de conversion intérieure immense. Il est projeté à terre, prostré. Il se relève après qu'une voie intérieure lui ait dit « ...Embrasse la terre, aime-la d'un amour infatigable, insatiable, aime tous les hommes et toutes les choses...⁴⁵ » Cette citation de Dostoïevski marque la conversion de l'individu en personne, en personne liée à la terre, à l'humain, à l'humanité. Il reste à cette personne à créer, à imaginer. Nous sommes à l'opposé de l'homme assujéti de la Légende du Grand Inquisiteur. C'est la personne qui crée. C'est nous qui créons notre vie communautaire. Le vivre ensemble relève de notre liberté, de notre responsabilité et non de l'autorité de l'Etat.

Créer des coopérations et des groupes d'initiatives

La voie que propose Berdiaev est le personnalisme et la communauté. Les deux mots constituent deux termes d'une même dynamique. La communauté est métaphysique, elle est sentiment d'appartenance à une même destinée, elle est interpersonnelle. Créer de liens vivants de

⁴² *N M-A.* p. 60 et s.

⁴³ *E & R.* p. 78

⁴⁴ *N M-A.* p. 60 et s

⁴⁵ *E de D.* p. 257 et s.

coopération et de non-domination : « dans la communauté la solitude n'est pas vaincue par la subordination de la personne à la société, comme d'une partie d'un tout – mais par la victoire du monde spirituel sur le monde naturel et social, c'est-à-dire, par le rayonnement personnel qui crée une vie sociale et spirituelle n'opprimant personne »⁴⁶.

La communauté est aussi réalisations concrètes.

Berdiaev dans *Le Nouveau Moyen-Age*⁴⁷ particulièrement, dessine ce que seraient les formes de coopérations communautaires. Il n'y consacre pas de nombreuses pages, mais indique des pistes à plusieurs reprises. Il incite à reprendre l'idée moyen-âgeuse des coopérations locales, des unions locales. Il incite à la création d'une économie locale où les villes et les campagnes environnantes seraient des lieux de coopération. Il faudra partager parce que les temps qui sont devant nous seront ceux d'une plus grande pauvreté écrit-il en 1924. Il invite à l'initiative multiforme, mais pas au ghetto ethnique ou religieux. Il regrette dans son autobiographie d'avoir si souvent parlé d'initiatives et d'engagement concrets dans la coopération, mais de l'avoir fait si peu. Il est resté sur le plan de la philosophie.

CONCLUSION : DE L'ETAT PROVIDENCE A UNE NOUVELLE RENAISSANCE

Une théocratie d'en bas.

Berdiaev pose à la fin du *Nouveau Moyen-Age* la question de l'Etat chrétien. Il n'entrevoit pas un nouveau concordat entre l'Eglise et l'Etat⁴⁸. Il dessine une synergie entre des coopératives, des initiatives locales. Il voit un Etat minimal, assumant un simple rôle de régulation. L'Etat ne peut plus comme dans les théocraties porter le spirituel. « C'en est fini de l'autocratie spirituelle de l'Etat⁴⁹ ». Ce sont les personnes qui portent le spirituel. L'avenir est une théocratie d'en bas. Nous revenons à la période d'avant Constantin, à celui des catacombes écrit-il. Ceux sont les groupes inspirés qui porteront l'histoire et non l'Empire⁵⁰. « Le tragique de la crise contemporaine est que personne ne croit plus au fond de son âme en aucune forme politique ni aucune idéologie sociale... Le problème de la démocratie a cessé d'être un problème politique. Il est devenu un problème de culture spirituel, le problème de la Re-naissance spirituelle de la société. »⁵¹

Les services publics, lieux de créativité et de coopérations communautaires.

Revenons à la question de départ sur les services publics. La Légende est centrée sur la distribution du pain. Alors que faire ?

⁴⁶ *De l'esprit bourgeois*, p. 104.

⁴⁷ *N M-A*, p. 67 et S.

⁴⁸ *N M-A*, p. 129

⁴⁹ *De l'inégalité*, édition originale 1923, L'Age d'Homme, 2008.

⁵⁰ Nous revenons aux temps de l'Epitre à Diognète écrite à la fin du second siècle de notre ère dans laquelle est décrit le fonctionnement communautaire des premiers chrétiens. Ces communautés étaient appelées paroisses, *parocchia*.

⁵¹ *N M-A*, p. 131

Il me semble dans la logique de ce propos que l'avenir des services publics n'est pas dans la réforme par l'Etat, sans cesse recommencée et jamais aboutie, des services publics. L'avenir des services publics n'est pas que les dirigeants décident du pain que l'on doit nous distribuer, mais que les acteurs locaux du service public nous aident à faire notre pain, mieux, le fassent avec nous. Il est certainement temps de reprendre un pouvoir politique sur le service qui nous est localement rendu et pas simplement de voter pour les élites qui le planifient de loin.

Dans le domaine de l'Ecole, de la Santé, de l'Action sociale etc... on perçoit de multiples initiatives pour une éducation nouvelle, pour la co-éducation, pour des projets de santé communautaire, d'action sociale collective, pour des alternatives multiples basées sur l'entraide et la coopération. Notre pays bouillonne d'expériences et d'initiatives à la périphérie des services publics. Des sites Internet comme celui d'Apriles⁵² recensent un nombre incroyable d'initiatives que l'Etat semble ignorer. La voie dans laquelle nous encouragerait Berdiaev est certainement celle de l'initiative citoyenne, des alternatives et des innovations. Il faut bien un Etat mais l'Etat ne doit pas tuer l'initiative des territoires.

Après tant d'années d'un Etat jacobin se situant dans une dynamique exogène par rapport au local, il nous faut des territoires dynamiques, vivants, un développement endogène négociant avec l'Etat. La synergie entre un Etat modeste et des territoires vivants est sans doute l'avenir de notre démocratie.

Par-dessus la tête des dirigeants.

Ces innovations locales ont du mal en France à vivre et à se fédérer. Il faut peut-être reprendre le mot de Berdiaev accepter que « Seules les forces sociales et spirituelles des peuples agissant par-dessus la tête des représentants du pouvoir sont capables de restaurer l'unité (de notre vie)⁵³ ». Il faut sans doute penser à un mouvement social et culturel qui se donne comme but davantage de changer la vie, plutôt que de se donner comme objectif, trop rapidement, de conquérir le pouvoir d'Etat.

Les technocrates aiment bien les innovations et espèrent toujours les modéliser pour les généraliser. Evitons ce piège et pensons comme les Québécois aujourd'hui, qu'il faut se méfier des bonnes pratiques ou des pratiques innovantes, il faut privilégier les « pratiques inspirantes » qui par taches d'huile se répandent d'un espace à l'autre.

Le chemin sera long encore avant que le peuple de la Légende du Grand Inquisiteur déconstruise la modernité et son rapport au pouvoir. Il sera long encore le chemin qui mène vers la communauté et à la créativité, mais il semble que nous n'ayons d'autres voies politiques, sociales et spirituelles. La Re-naissance ne sera pas étatique, elle sera celle des réseaux, des mouvements, des vagues culturelles de fond qui dans l'histoire, ont toujours eu plus de poids que les décisions publiques. Ne soyons plus obsédés par le concept d' « Action publique », travaillons sur « l'action citoyenne ».

Une nouvelle spiritualité.

Si l'enjeu de la transformation sociale, de la métamorphose (E. Morin) est spirituelle, alors qu'elle

⁵² <http://www.apriles.net/>

⁵³ *De l'esprit bourgeois*, p. 130, déjà citée.

est cette spiritualité ? Certains chapitres de l'ouvrage *De la destination de l'homme*⁵⁴ et le dernier chapitre du livre *Esprit et Réalité*, intitulé *La spiritualité nouvelle, la réalisation de l'Esprit*, constituent des textes magnifiques que l'on peut relire au moment de cette Re-naissance.

Dans *De la destination de l'homme* Berdiaev esquisse ce que serait le travail sur soi, dans la perspective personnaliste et créatrice. Il écrit notamment sur la notion d'humilité, des pages saisissantes⁵⁵. Le créateur n'est pas au service de son ego, mais de l'Esprit. Cette conversion nécessite un travail sur soi immense, comparable au travail des ascètes qui se retiraient au désert. Le créateur est un ascète.

Berdiaev dresse le tableau d'une nouvelle spiritualité centrée sur le travail sur soi et le travail dans la cité, sur la transfiguration du monde. C'est à une nouvelle éthique qu'il nous incite, à une nouvelle spiritualité qui travaille en même temps, dans le même mouvement, l'intériorité et la solidarité, la part divine et la part humaine de notre existence divino-humaine. On trouve chez Berdiaev un langage et un ton qui ne sont pas toujours ceux du simple philosophe, mais sans doute, ceux du prophète⁵⁶.

De nombreuses années avant Michel Foucault⁵⁷, Berdiaev ressent un même besoin de spiritualité qui se caractérise par le *souci de soi* et le *souci de la cité*. Critique similaire de la modernité, même appel à la mobilisation de la sagesse antique et moyenâgeuse.

Assumer la tragédie du triangle : Etat / Eglises, traditions spirituelles / Communautés

On voit se dessiner, comme nous l'avons indiqué au début de notre propos, dans la pensée de Berdiaev un triangle tragique que l'on ne peut dissoudre, mais qu'il faut révolutionner.

Il y a bien la nécessité d'un Etat mais il doit être contenu pour ne pas s'arroger des droits quasi religieux et écraser les personnes. L'Eglise et toutes les formes instituées de la spiritualité sont nécessaire mais ne doivent pas devenir une force régaliennne, ni étouffer l'énergie créatrice de ses mystiques.

Berdiaev s'oppose souvent à l'Etat et à l'Eglise mais sait que ces institutions ne peuvent s'effacer sans provoquer de chaos. Il les veut modestes, contenues, réduites à leur aspect fonctionnel.

Les communautés, les initiatives, les unions où se recréent des liens nouveaux sont nécessaires, mais elles ne peuvent s'autonomiser totalement des deux autres et devenir des ghettos. Tenter par l'anarchisme Berdiaev est critique du rêve du non-conflit, de l'absence de lois, du risque de retour des communautés à l'état de nature.

Le tragique du triangle Etat / Eglise / Communautés ne peut être résolu par l'hégémonie de l'un des trois pôles sur les deux autres. La Légende du Grand Inquisiteur manifeste l'hégémonie de l'Eglise sur le peuple et l'absorption du régalien par le religieux. L'Etat-providence manifeste à l'inverse l'hégémonie de l'Etat sur le peuple et l'absorption du religieux par l'Etat.

⁵⁴ *De la destination de l'homme*, 1931, édition française, L'Age d'Homme, 1979.

⁵⁵ *D L D H*, p.30, 110, 156.

⁵⁶ M.-M. Davy, *Le problème de Berdiaeff*, La Nef, 5^{ème} année, n° 47, 1948, Albin Michel, p.56 et s.

⁵⁷ Michel Foucault, *L'Herméneutique du sujet*, Seuil-Gallimard,
Colloque Nicolas Berdiaev ACR Castelnaudary 13-14 avril 2013

Dans un langage plus contemporain que celui utilisé par Berdiaev il faut sans doute accepter que le triangle tragique est aujourd'hui constitué d'abord de l'Etat social-démocrate que l'on sent épuisé, mais qui ne peut disparaître. La source de créativité est davantage dans les mouvements culturels, sociaux, économiques, chez les innovateurs que chez les gestionnaires de l'appareil d'Etat ? Mais un Etat fonctionnel, régulateur doit demeurer.

Le second pôle du triangle tragique était occupé traditionnellement par l'Eglise, mais celle-ci n'a plus la même importance qu'à l'époque de Berdiaev. L'Eglise catholique est devenue plus modeste, le monde protestant et le monde juif sont aussi forts discrets, l'Islam avance à grand pas mais n'est pas constitué en Eglise. Par contre les pratiques spirituelles se développent en tous sens. La question qui est la nôtre est sans doute celle de la spiritualité et des traditions spirituelles. L'homme spirituel ne peut inventer seul sa spiritualité, il puise avec une certaine liberté, dans les patrimoines que représentent encore les traditions philosophiques, religieuses, les Eglises. Comment accéder aux fondamentaux de la sève des traditions spirituelles sans être instrumentalisés par des institutions dont on sait leur capacité à étouffer toute l'incandescence du sujet créateur ? Rapport ambivalent et difficile. Comment échapper à la subordination des traditions et des institutions religieuses tout en accédant à la sève, à l'expérience divino-humaine qu'elles portent en leur sein ?

L'avenir est dans la ligne de la pensée de Berdiaev, porté davantage par ce que l'on a appelé un moment les communautés de base, les innovations, toutes les formes de coopération interpersonnelles. Mais nous ne sommes pas naïfs. Les initiatives les plus significatives rentrent elles- aussi dans un mouvement d'objectivation et trahissent souvent l'esprit qui les a vus naître.

Mais pour Berdiaev c'est au niveau de l'initiative communautaire, interpersonnelle que l'on trouve la source la plus féconde du changement.

Dans le triangle tragique Etat / Eglise, traditions spirituelles / Communautés... Berdiaev en appel à la force des personnes et des communautés contre la société et les Institutions. Le temps de l'hégémonie de l'Etat et des Eglises institutionnelles est achevé, c'est le temps de la créativité et de l'initiative spirituelle, des initiatives spirituelles et communautaires⁵⁸.

Quelle nouvelle aristocratie de l'Esprit ?

Pour assumer la tragédie du triangle Etat / Eglise / Communautés en évitant les effets d'instrumentalisation, il faut non des réformes institutionnelles, mais des personnes, des acteurs vivants, créateurs qui assument leur liberté, refusent d'être inféodés et marchent avec dignité, expriment leur indignation spirituelle, divino-humaine, et développent une compassion qui dépasse les limites socialement "correctes", qui « sortent de leur condition » comme on disait sous l'Ancien Régime.

Le combat de Berdiaev n'est-il pas de restaurer la grandeur de l'attitude aristocratique au sein même de la démocratie ?

Berdiaev méprise les bourgeois et se méfie de ceux qui gouvernent. Les personnes qui portent l'histoire sont probablement une minorité active, le sel de la terre. Il en appelle à une aristocratie

⁵⁸

L'islam se développe à grand pas en France pour de multiples raisons, mais entre autre parce que l'islam permet le recours à une tradition permettant des interprétations multiples et favorisant un appel à la créativité de communautés qui inventent leur islam.

de l'Esprit. Il recherche moins à désigner qui dans le peuple et des élites sont porteurs de l'Esprit, qu'à en appeler à une révolution spirituelle. Certaines pages de Berdiaev rappellent Tocqueville. A la fin de *La Démocratie en Amérique* l'aristocrate normand écrit en effet : « Les hommes qui vivent dans les siècles démocratiques où nous entrons ont naturellement le goût de l'indépendance...ils empêcheront qu'aucun despotisme ne puisse s'asseoir, et ils fourniront de nouvelles armes à chaque génération nouvelle qui voudra lutter en faveur de la liberté des hommes. Ayons donc de l'avenir cette crainte salutaire qui fait veiller et combattre, et non cette sorte de terreur molle et oisive qui abat les cœurs et les énerve. »

Après avoir si souvent cité Berdiaev, mais aussi Edgard Morin, Foucault et Tocqueville j'achèverai mon propos en nous souhaitant à tous que la Légende du Grand Inquisiteur ne soit plus le seul horizon de nos espoirs politiques et de notre espérance et que se lèvent des hommes libres et spirituels ayant la volonté de vivre ensemble, de faire communauté, de vivre en communion.